

Compte rendu de la réunion mensuelle d'octobre 2010 autour des « jeunes monteurs »

À l'initiative de Bernard Sasia, une jeune assistante d'exploitation, Fanny Martino, organisait la réunion du mois d'octobre 2010, sur le thème des « jeunes monteurs ».

Divers intervenants d'une expérience de montage de moins de cinq ans y ont expliqué leurs situations, statuts, démarches, difficultés ou hasards.

Cette réunion aura permis d'échanger et de dialoguer entre les intervenants et la salle.

Bernard : Fanny Martino a donc relevé mon défi d'organiser une réunion autour des « premières années de montage » et de réunir de « jeunes monteurs ». Dans l'association, nous sommes attachés à l'idée de transmission. Permettre des échanges - dans les deux sens - entre ceux qui ont de l'expérience et ceux qui en ont moins.

Fanny : Bonsoir, merci d'être venus ce soir à la *Fémis* pour participer à cette réunion des *Monteurs associés* du mois d'octobre qui a pour thème « la nouvelle génération de monteurs ». Il y a autour de moi des jeunes, entre 25 et 30 ans, occupant différents postes.

Parmi nous, un monteur-truquiste, un chef-monteur, une assistante d'exploitation. Ils ont généralement une expérience de moins de cinq ans. Nous n'avons pas le même parcours, certains sortent d'une école, d'autres non. Il y a des autodidactes, ayant appris à former « seuls » leur regard et leur technique. Tous se sont posés la même question : « comment devenir chef monteur ? ». Leurs interrogations se concentrent sur les démarches et les manières d'accéder à ce poste. Chacun prendra la parole pour expliquer son parcours.

Même si l'idée est de parler de nous, le débat est ouvert, et j'invite les personnes présentes à réagir si elles le souhaitent. Je vais passer la parole aux intervenants.

Yannick Grassi : Bonsoir, je m'appelle Yannick. Je suis monteur à Paris depuis trois ans. Je sors de l'E.S.R.A., une école privée d'audiovisuel, à Nice. Ce qui est curieux, c'est qu'à l'école nous apprenons les techniques de montage, les logiciels, mais absolument pas la communication, l'aspect relationnel : comment traiter avec les productions, les réalisateurs, les journalistes. Je travaille essentiellement à la télévision, sur des reportages ou des documentaires... (*Hésitations.*) Oui, je suis timide...

Aurélien Manyà : Bonsoir, je m'appelle Aurélien. Je travaille en tant que monteur et assistant monteur depuis trois ans, dans la fiction, le documentaire, et le film institutionnel. J'ai appris à faire du montage à l'étage au-dessous, à la *Fémis*.

Mike Nicolas : Bonsoir, je m'appelle Mike. Je suis dans une reconversion professionnelle. Je suis un jeune monteur depuis avril 2010. Je suis davantage autodidacte, grâce notamment à des formations techniques. Dans l'idéal, j'aimerais être assistant monteur, pour commencer. Aujourd'hui, je manque d'expérience, et je suis intégré davantage en tant que stagiaire. J'essaie de franchir un palier, en montant des courts-métrages.

Jean-Baptiste Vernhes : Bonsoir, je m'appelle Jean-Baptiste. Je suis sorti il y a un an de 3IS. Je suis jeune monteur, je travaille sur des documentaires, des *making of*, et des films institutionnels.

Xavier Golfier : Bonsoir, je m'appelle Xavier. Je sors de la même formation que mon camarade Jean-Baptiste (3IS). Je suis sur le marché du travail depuis un an comme monteur-graphiste, dans une agence. Je cadre, à l'occasion, je fais diverses choses dans la société.

Cyril Curchod : Bonjour, je m'appelle Cyril. Je suis dans l'association depuis un petit moment. Je suis un autodidacte, mais j'ai fait l'École des Beaux-Arts, qui est une formation, mais pas de montage. Je monte principalement des documentaires, de la fiction... Je suis monteur depuis cinq ans. Mon parcours n'a pas été le classique stagiaire, assistant puis monteur. Je suis passé directement au montage par des projets plus petits.

Fanny : Bonsoir, je m'appelle Fanny Martino. J'ai fait une école en trois ans à Aubagne près de Marseille, le département S.A.T.I.S. (Sciences, Arts et Techniques de l'Image et du Son) de l'Université d'Aix-Marseille. Actuellement, je suis assistante d'exploitation vidéo pour un prestataire. Le poste est très technique. Je monte en dehors du travail des courts-métrages amateurs. (*Sur un ton faussement ingénu*) Sinon, quand je serai grande, je voudrais être monteuse (*rires*). On va parler du premier poste et faire un tour de table.

Aurélien : J'avoue avoir eu beaucoup de chance et d'opportunités. J'ai travaillé dès la sortie de l'école comme monteur. Comme vous le savez, nous avons la chance, à la *Fémis*, en quatre ans, de rencontrer beaucoup d'intervenants. Des professionnels qui sont là entre une semaine et un mois. On peut se former un réseau avec des gens avec qui nous sommes bien entendus, ou d'anciens élèves. Un ami qui est sorti de l'école un an avant moi m'a proposé de rencontrer une réalisatrice dont il devait monter le documentaire. Je me suis donc retrouvé sur ce documentaire de la prestigieuse collection *Empreintes*, pour *France 5*. Ça m'a donné beaucoup de confiance, même si je savais que les choses pour moi ne seraient pas toujours aussi simples. J'ai été rapidement intermittent.

J'ai aussi rencontré un jeune cinéaste marocain qui m'a proposé de monter son premier long-métrage. Voilà comment ça s'est passé à la sortie de l'école. Du coup, j'ai peu fait d'assistantat au montage, et pour être honnête, ça ne m'excitait pas vraiment d'un point de vue technique (*sic*). Je réalise cependant aujourd'hui que j'ai de réelles lacunes. Je me rends compte que je suis largement techniquement. Les choses changent très vite d'un point de vue technique, et il est indispensable de passer par l'assistantat pour avoir de bonnes bases.

Fanny : Je suis assez d'accord avec toi. Quand on débute dans le montage, on a peut-être tendance à ne pas appeler les grosses productions, qui ont déjà des assistant(e)s très calé(e)s,

des équipes bien en place. On nous demande d'emblée de savoir nous « *débrouiller* », de connaître la technique et les logiciels, mais aussi de répondre à un certain nombre de problèmes qui peuvent se poser autour du montage.

Mike : En ce qui me concerne, je suis ami avec quelqu'un qui veut être réalisateur. Ma formation m'a appris les logiciels, l'outil, mais c'est ma relation de travail avec cet ami qui m'aura appris le montage. *Les Monteurs associés* aussi m'ont appris des choses. En tant qu'autodidacte, on déploie deux fois plus d'énergie pour être productif.

Fanny : Tu travailles pour quels types de productions ?

Mike : C'est d'avantage des très petites productions, des gens qui se lancent.

Fanny : Tu es payé ?

Mike : Non, pas encore.

Jean-Baptiste : En sortant de l'école, nous avons eu une période de quelques mois où nous avons conservé le statut d'étudiants pour obtenir des conventions de stage. C'est une période où nous mélangions stages et travail, où nous nous sommes créés des contacts. Concrètement, c'est un intervenant de l'école qui m'a embauché. Il m'a proposé de monter son documentaire. Il y a eu d'autres rencontres : c'est par une monteuse que je suis venu aux *Monteurs associés*. C'est ainsi que se fait la transmission : il est difficile de devenir assistant, je n'en ai jamais encore eu l'occasion. Donc je viens « *squatter* » les salles des monteuses (*sic*), je dirais « *observer le travail des monteuses* », ou « *je viens en observateur* ». Ici, tout le monde est assez ouvert par rapport à ça. J'essaie aussi de « *bricoler* » chez moi. Un an après être sorti de l'école, je n'ai toujours pas mon statut, mais c'est un choix. Je travaille le week-end comme agent de sécurité. J'y amène mon PC. Je bosse sur *Avid*. Plutôt que de dormir derrière les caméras de surveillance ! (*Quelques rires se font entendre.*)

Xavier : Quand je suis sorti de l'école, j'ai fait un stage. Nous avions une période de six mois durant laquelle nous pouvions obtenir des conventions, pour nous aguerrir. J'ai commencé par l'assistantat, comme technicien. Aider des monteuses qui sont dépassés lorsqu'ils doivent en permanence jongler entre plusieurs formats. Je travaille dans une agence qui produit du film institutionnel, de la publicité, de la fiction, un peu de tout. Comme stagiaire, je m'occupais des interviews. Peu à peu, ils se sont rendus compte que je savais faire autre chose qu'un P.A.D. ou brancher un scope. Je suis en revanche autodidacte en ce qui concerne le graphisme (travail sur *After Effects* et sur l'*authoring* DVD). Je suis un vrai « *geek* » (note : un accro de l'ordinateur) qui ne quitte jamais son clavier. Mon travail d'autodidacte m'a permis de me faire remarquer et je travaille ainsi depuis un an en C.D.I. pour cette agence. Bientôt, l'agence devrait me proposer de passer en intermittent comme réalisateur sur leurs films. J'ai également d'autres opportunités. L'école nous forme à être un « *raconteur* », à la fiction... Mais la réalité, quand on commence à travailler, est très différente.

Fanny : Tu fais partie de ces jeunes gens à qui on demande de porter plusieurs casquettes. Tu te positionnes plus en tant que monteuse ou en tant que graphiste ?

Xavier : Mon travail est partagé en trois : cadre, montage et graphisme, à parts égales. Voire même quatre, car j'interviens aussi sur des tournages en tant qu'assistant vidéo. Je tourne moi-même certaines images, je les monte. Je fais aussi du montage d'images d'archives. Mon travail graphique concerne l'habillage, puis je m'occupe des P.A.D. Je fais beaucoup de choses. Néanmoins, je me sens plus monteur et graphiste. Le côté autodidacte, je trouve que c'est un beau moyen d'entrer dans des nouveaux métiers comme celui de *motion designer* très accessible aux techniciens de post-production. Dans cette démarche de raconter quelque chose, j'aime beaucoup cette partie graphique. On peut rester un conteur d'histoire par le graphisme et la vidéo.

Fanny : Qu'est-ce qu'un « *motion designer* » ?

Xavier : Hum... J'aurais du mal à le définir. En gros je dirais des gens qui, grâce aux nouveaux outils de création et de diffusion (internet, l'appareil photo *Canon 5D*), fabriquent ainsi eux-mêmes toute la chaîne de production. Ce sont des petits films de quelques minutes.

(*Note : Le motion design ou motion graphic design est l'art de la conception graphique en mouvement par addition de la typographie, graphismes, vidéos, 3D, sons. Cf. : Wikipédia.*)

Fanny : Je suis assistante d'exploitation depuis un an, c'est mon tout premier poste dans le métier. J'ai réussi à signer ce C.D.I. à la sortie de l'école. Je ne suis pas intermittente du spectacle. J'avais déjà effectué un stage d'un mois dans cette société. Hasard, ou chance d'avoir été là au bon moment ? Un poste d'assistant s'est libéré. Ils m'ont rappelée. J'ai quitté Marseille pour Paris. Le poste d'exploitation n'a rien à voir avec un poste d'assistant monteur. L'assistant observe un suivi, il partage quelque chose avec le monteur. Pour nous, il n'est question que de technique. Nous nous occupons des digits, des sorties, des confos. On ne nous demande pas notre avis sur le matériau et le contenu. Nous n'avons pas le temps. On connaît parfois simplement le titre et la production.

Je suis sortie d'une école publique, une bonne formation pour le montage et peu pour la technique. Mon travail d'assistante d'exploitation dans cette société qui dispose de moyens techniques importants m'a permis de m'aguerrir et de connaître la technologie et les nouveautés. Vu que le poste est ultra-technique, il faut vraiment avoir le goût pour les machines, l'informatique, les logiciels. Être un vrai « *geek* ». Un assistant garde son poste généralement un an ou deux, avant de se lancer dans le circuit de l'intermittence. Ayant aujourd'hui fait le tour de la question technique, moi j'hésite à me lancer comme intermittente. Je ne suis pas sûre d'être prête. J'ai essentiellement travaillé pour la télévision or c'est plutôt le cinéma qui a guidé ma formation ; c'est le long-métrage qui m'intéresse. J'ai un peu peur d'être cataloguée « *télé* »... d'être marquée dans les séparations cinéma/télévision, ou monteur télé/monteur cinéma. J'aimerais travailler dans une autre boîte, pour m'orienter vers les films, vers ce qui m'a vraiment donné envie de faire ce métier.

Cyril : Je rejoins un peu Xavier. Quand j'ai fait les Beaux-Arts, j'avais une formation proche du graphisme et j'ai commencé la vidéo de manière autodidacte, ce qui m'a permis de travailler en tant que monteur et en tant que graphiste, et d'avoir une bascule, pour me former, et acquérir des compétences. J'ai commencé tout de suite comme monteur, mais je n'avais pas

de travail suffisamment régulier pour avoir le statut de monteur à temps complet. Donc j'étais souvent graphiste, j'ai travaillé en agence. J'ai fait pas mal de *motion design*. Ce sont des métiers assez différents, avec des techniques très poussées. J'ai dû faire des choix : je ne pouvais pas être à la fois *motion designer*, graphiste, et monteur. Je voulais vraiment être monteur, de mettre tout en œuvre pour arriver au métier.

Yannick : J'ai un peu le même parcours que Fanny. Je viens du Sud de la France, où j'ai fait mon école, mais où il y a peu de travail et d'infrastructures en post-production. J'ai été obligé de « monter » à Paris. J'avais encore la possibilité de faire des stages grâce à mon école. Je voulais me diriger vers la fiction... ça ne s'est pas fait. Donc après un stage chez un prestataire, comme Fanny, où ça s'est très bien passé, j'ai été embauché comme assistant d'exploitation... comme Fanny (*rires*). C'était important pour moi, ça me permettait d'apprendre la technique. Je n'imaginai pas le montage sans connaître les aspects les plus techniques. À la fin de mon contrat, des clients du prestataire m'ont pris comme monteur. Au départ, je ne travaillais que cinq jours par mois. Depuis, grâce au bouche-à-oreille et à mes contacts, j'arrive facilement à bien remplir mon agenda.

Fanny : Le poste d'assistant a beaucoup évolué, devenant - arrêtez-moi si je me trompe - essentiellement technique. Les petites productions demandent beaucoup de connaissances techniques aux jeunes monteurs. Vu que notre génération est née avec les ordinateurs, *iPhone*, internet, on est censé tout connaître. Cependant, malgré nos acquis techniques, je me demande si notre jeune âge ne pose pas problème. N'avez-vous jamais rencontré des soucis d'embauche parce qu'on ne vous fait pas confiance, parce que vous paraissez trop jeunes et donc, aux yeux des employeurs, dénués d'expériences et de compétences ?

Aurélien : C'est un thème important : la légitimité en tant que jeune. Depuis trois ans, j'ai été quelquefois confronté à un refus des productions... J'ai des exemples précis. Je suis l'assistant d'un monteur depuis plusieurs années - relation qui a commencé pendant que j'étais à la *Fémis* - sur des courts-métrages. Mon chef monteur a monté un long-métrage l'an dernier. Il a demandé à la production de me choisir comme assistant. Ce que la production a refusé, car je n'avais jamais travaillé comme assistant... La production souhaitait prendre quelqu'un de plus expérimenté, car il y avait des effets spéciaux sur le film, et elle avait peur que je n'arrive pas à gérer la relation entre le montage et les effets, etc. Le monteur a insisté, mais il n'a pas réussi à m'imposer. Le deuxième exemple, c'était aussi pour un long-métrage. J'ai rencontré un réalisateur avec qui ça s'est très bien passé, et je devais monter son premier long-métrage de fiction. La production a préféré avoir des « garanties » : c'est-à-dire avoir des chefs de poste expérimentés pour un premier film. Je sais qu'il n'en est pas toujours ainsi : j'ai beaucoup d'amis qui grandissent avec un réalisateur et monte son premier long-métrage, pareil pour des chefs-opérateurs. Mais j'ai été confronté à la légitimité des « garanties » exigées pour des chefs de poste.

Fanny : De manière générale, c'est un souci qu'on rencontre : celui d'être un débutant à qui on demande déjà d'avoir de l'expérience. Même sur des projets amateurs et non rémunérés, ce qui semble absurde.

Mike : Je me retrouve dans ce discours. La transmission du savoir est très importante. Il est important pour les stagiaires d'apprendre en faisant des stages. En même temps ils remplacent de plus en plus les assistants, ce qui pose problème. Pour obtenir de l'expérience, il faut qu'on ait quelque chose à faire, qu'on nous donne une chance... et pour l'instant on préfère les « *garanties* ».

C'est le problème auquel je suis régulièrement confronté.

Jean-Baptiste : J'ai assez peu rencontré ce problème de l'âge et de l'expérience. La plupart du temps, je suivais sur les projets les personnes avec qui je travaillais régulièrement. L'entourage a été différente, sur l'aspect financier : « *d'accord pour que tu montes, mais à moitié prix !* » C'est le seul problème que j'ai connu. Il faut apprendre à négocier.

Yannick : Je serais tenté de revenir sur l'état de la production actuelle et sur l'arrivée des nouvelles technologies. On peut se demander s'il y a assez de place, notamment dans le long métrage en fiction.

Fanny : On parle de tout type de montage.

Yannick : C'est un but, une volonté, de parvenir à ce statut de monteur-artiste, de raconter une histoire avec des images et des sons. À côté de ça, le marché de l'audiovisuel récupère des techniciens aux compétences et casquettes multiples, des gens qui vont être capables de tout faire. Le profil du monteur d'aujourd'hui est celui d'un artiste complet dans le milieu audiovisuel. Auparavant, le monteur était déjà la personne à qui on disait « *on verra au montage* », et aujourd'hui, on nous en demande encore plus. Quand, au moment du tournage, l'équipe fait une nuit américaine, en ignorant que c'en était une, et que le monteur doit transformer la scène de nuit en un vrai jour, c'est délicat... Comme tout le monde sait que c'est possible, on nous demande de le faire. Et si on ne le fait pas, il n'y pas de film ! Et ainsi de suite. Le travail demandé n'est plus le même. Ce sont ces genres de problèmes que l'on rencontre.

Fanny : J'aimerais revenir à ce qu'a dit Jean-Baptiste. Quand on est à l'école, on apprend à monter sur les projets des copains, on se fabrique un regard. On a des logiciels à la maison, etc. Mais ces projets ne sont pas payés, et il faut bien vivre de quelque chose. Il faut en parler. Par exemple, pour toi, Yannick, ça marche bien mais continues-tu à travailler sur des projets non rémunérés... pour apprendre... ?

Yannick : Je continue à faire ce type de projets, car je garde l'idée de faire de la fiction. Donc je continue à monter des courts-métrages... Je regarde les annonces sur internet. Il y en a peu : les réalisateurs ont déjà leurs monteurs. Et même si j'ai déjà travaillé sur des courts-métrages professionnels et payés, il y a peu de chances pour que je devienne le monteur d'un réalisateur d'un premier long-métrage... Du moins je ne serais pas un premier choix dans la post-production.

Fanny : Pourquoi ?

Yannick : Comme le disait Aurélien, les productions n'ont pas confiance. Et même si on

essaie d'être stagiaire ou d'occuper un autre poste, ça ne marche pas, puisque les monteurs ont déjà la plupart du temps leurs propres équipes. C'est compliqué, mais je continue à espérer et à travailler.

Une intervenante dans le public : Du coup, tu arrives quand même à monter des courts-métrages payés ?

Yannick : Ça m'arrive. Mais ce sont des réalisateurs avec qui j'ai déjà travaillé qui m'ont choisi. Et dans le court-métrage, on leur laisse encore le choix. J'en fais un payé par an, mais les cinq autres sont gratuits.

Fanny : Je me demande également à quel moment on peut, en tant qu'assistant, dire à un monteur : « *je ne veux plus être assistant, je veux être monteur* ». Ou quand on est, comme moi, en CDI, qu'il est temps de changer, de devenir intermittente. Expliquez-nous un peu vos démarches, vos parcours, sur ces questions. Moi-même, je suis en plein dilemme, aidez-moi !
(Rires.)

Yannick : J'étais assistant d'exploitation, j'avais un contrat de six mois, qui s'est arrêté. J'aurais pu le prolonger, apprendre encore pleins de choses ; la boîte a beaucoup de matériels. J'aurais pu, par exemple, me former sur l'étalonnage. Mais je pensais en avoir fait le tour, et j'ai eu des opportunités d'être pris comme monteur. Pour ma part, la transition s'est bien passée.

Aurélien : C'est une histoire de rencontres également. C'est en travaillant, en montant des courts-métrages, non rémunérés, même pas forcément intéressants, qu'on apprend, qu'on rencontre. La suite peut s'enchaîner : suivre un réalisateur, etc. J'ai vécu ça avec un ami avant de faire la *Fémis*. Et à force de persévérer, on a fini par être produits et faire des films dans de bonnes conditions. La production de courts-métrages est importante, ça m'est arrivé plusieurs fois d'être payé en tant qu'assistant, donc ça existe. Pour revenir au passage de l'assistantat au montage, c'est un des sujets favoris des discussions entre jeunes monteurs. On est amené à travailler comme assistant et, parfois, on ne voit jamais le monteur, même si on le connaît ! Parce qu'on bosse avant, après, au milieu, ou lorsque le monteur n'est pas là parce qu'il n'y a qu'une seule salle de montage. De ce point de vue, il y a quelque chose qui s'est complètement perdue en terme de transmission. Il y a des monteurs qui font pression sur la production afin que l'assistant ait sa salle, qu'il accompagne le montage. Je pense qu'il y a un vrai enjeu du côté des chefs-monteurs, une responsabilité, pas forcément de faire pression pour imposer une salle supplémentaire, mais, s'il entend parler de courts-métrages, ou d'un documentaire, il peut mettre en avant son assistant. Je n'ai pas beaucoup de principes, mais si on propose à un monteur qui monte des longs-métrages de monter un court-métrage, c'est son devoir de recommander son assistant. Y a un travail à faire là-dessus.

Une question dans le public : En étant assistant et en gérant les projets de ton monteur, est-ce que tu regardes son projet ? Comment il a travaillé ? Étant donné que tu ne le croises pas, regardes-tu son travail, son montage, ses séquences ? Est-ce que tu as le droit ou pas ? (Rires.)

Aurélien : Oui. J'ai toujours vécu des relations assistant/monteur très bonnes. J'ai toujours

été invité aux projections de travail, qui sont très importantes quand on est jeune monteur. J'ai toujours essayé de suivre le film... Même si on a un rôle très technique, on s'attache beaucoup au film.

Yannick : Je pense qu'il ne faut pas hésiter à beaucoup discuter, aller à la rencontre, et casser cet objet qu'est l'ordinateur aujourd'hui, même si c'est un outil qui me tient à cœur. C'est avec les gens qu'on fait les choses. Il y a eu un moment où j'en ai eu un peu marre, où j'ai arrêté de faire des choses chez moi, car c'est très facile de faire des choses chez soi. On poste sur internet des vidéos à droite, à gauche. On a, par exemple, un copain qui fait de la musique, on va essayer de lui faire un clip. On devient « *visible* » grâce à internet. Mais on en fait vite le tour.

Une question dans le public : De ce qui ressort, ce que j'entends, vous êtes obligés de mettre le pied à l'étrier très rapidement. On a parlé de la technique, qui est devenue incontournable, mais il y a surtout beaucoup d'angoisse sur les questions de la légitimité de l'âge, de la confiance. Mais, vous, à l'inverse, si on vous appelait pour un long-métrage, n'auriez-vous pas l'angoisse de ne pas avoir les acquis nécessaires ? J'ai eu la chance de passer par la filière classique assistantat-montage, ce qui m'a donné beaucoup de confiance. Je me demande, étant donné la disparition progressive de cette filière, comment vous envisagez ce passage ?

Fanny : Si on m'appelle demain pour monter un long-métrage, je dirais oui. Je serai certainement la personne la plus angoissée de la planète... mais je dirai oui. Il faut provoquer les choses. On doute beaucoup dans ce métier. C'est une question de culot, il faut se donner confiance.

Yannick : Je répondrai oui et non. J'ignore si je serais prêt à monter un long-métrage aujourd'hui. Le dernier court-métrage que j'ai monté était un film de 35 minutes avec une histoire assez compliquée. Le montage devait durer trois semaines... il en a duré sept ! La relation avec le réalisateur était bonne, mais il fallait le rassurer ... il n'était pas sûr de lui. Il a fallu refaire 70 fois la séquence de fin ! Ça m'a rendu dingue ! J'ai encore beaucoup de choses à apprendre : rassurer un réalisateur, qui peut partir dans un délire, à un point qu'il ne veuille plus finir son film. Donc j'ignore si je suis prêt. Mais comme le dit Aurélien, on n'a plus tellement de transmission avec le monteur. Parce qu'il travaille deux mois avant ou après, il repart, puis l'assistant reprend le projet.

Comme cette transmission est rompue, nous sommes obligés de dire oui à une proposition de montage, quitte à nous casser les dents. Mais sur une production où il y a de l'argent, ça peut être compliqué à gérer.

Fanny : C'est vrai qu'on est amené - parfois conduit - à travailler seul. Or le montage est intéressant et beau dans le relationnel. C'est ni chez soi, ni à l'école qu'on peut apprendre ça, il vaut mieux le vivre. À l'école, on ne nous apprend pas à travailler avec des gens, et ça nous manque. Le travail de montage - tel que je l'imaginai - était surtout ce travail humain et relationnel. La technique était moins prépondérante. Aujourd'hui, je pense que les choses se sont inversées, à cause de l'importance grandissante des outils et des opérations numériques.

Une question dans le public : J'ai une réflexion, pas vraiment de question. Ce qui est angoissant dans ce que vous racontez, c'est qu'on a l'impression que vous êtes une génération un peu « *Kleenex* ». On vous demande d'être compétents techniquement, de devenir monteurs très vite, de vous débrouiller par vous-mêmes. Mais si on vous propose un long, demain, je vous souhaite bonne chance car c'est assez casse-gueule ! Ce qui s'apprend dans une salle de montage quand on est assistant, même si c'est dans la « *salle d'à côté* », même quand c'est en « *décalé* », c'est absolument irremplaçable. Le montage, ce n'est pas uniquement les relations avec le réalisateur, c'est également les relations avec la production, les relations avec l'équipe technique, etc. Un long-métrage, même fauché, c'est quand même beaucoup d'argent. Tout cela fait un peu peur : on vous demande d'être grands, débrouillards, de savoir tout faire, mais si ça ne passe pas, c'est pas grave, « *il y en aura d'autres* ». On a tous une responsabilité ; nous, les monteurs en place, vous, les producteurs. Nous devons essayer de conserver le poste d'assistant.

Fanny : Je reviens sur les monteurs « *Kleenex* ». On travaille sur des projets très courts, parfois quelques jours, sur lesquels il faut aller vite. Il y a aussi beaucoup de monteurs. Enfin, beaucoup de gens qui se présentent comme « *monteur* ». Il est facile d'apprendre un logiciel chez soi. Le côté « *Kleenex* » c'est l'ère du monteur jetable. Si tu ne fais pas l'affaire, d'autres peuvent prendre ta place.

Dominique, dans le public : Je voudrais revenir sur ce que vous disiez. Vous vous « *débrouillez* ».

Qui dit débrouille dit bidouille. Vous apprenez les logiciels, par vous-mêmes avec les tutoriaux. Mais cet état d'homme-orchestre, de polyvalence, me semble plus subi qu'autre chose... Est-ce que je me trompe ?

Fanny : J'aime pas trop ce terme « *bidouille* ».

Dominique : C'est un peu ça, quand même.

Fanny : Bidouille me semble péjoratif. On a quand même une formation. Quand j'ai commencé à travailler, on m'a montré beaucoup de choses. Je n'ai pas appris toute seule et pas « *mal* » appris. C'est évident qu'on ne peut pas se contenter de la « *bidouille* ». Quant à la polyvalence, j'ai l'impression qu'elle est de plus en plus demandée.

Dominique : Je réitère ma question, si cette polyvalence est subie ou choisie ?

Fanny : Ce qui m'intéresse, c'est le montage. Ce qui m'a donné envie de travailler, c'est raconter une histoire, construire des personnages... Quand on me demande de l'habillage, sur *After Effects*, mes compétences sont limitées. Ce n'est pas ce qui m'attire.

Yannick : Pour moi, c'est un peu subi. Dans les petites chaînes, on doit manipuler *After Effects*, faire soi-même le mixage. On trouve des astuces. Mais c'est dommage. Par exemple, on peut faire un joli étalonnage sur *Avid*, mais c'est un métier ! On peut partir dans des directions fausses, des excès, lorsque ce n'est pas maîtrisé.

Aurélien : L'histoire de la polyvalence est aussi un changement profond de l'état d'esprit des productions cinéma et télé. Peut-être qu'elles n'ont plus vraiment conscience de ce qu'est la post-production, la notion d'équipe, la création. Il n'est question que d'argent, de rentabilité, mais plus tellement de penser le cinéma.

Fanny : On cumule les postes... mais pas les salaires !

Une question dans le public : Multiplier les casquettes nuit à la qualité du projet. A nous aussi, on nous demande de faire de plus en plus de choses, mais comme vous êtes jeunes, ça semble peut-être plus naturel. On sait aussi que vous ne pouvez peut-être pas refuser. On doit pouvoir expliquer au producteur qu'on n'est pas graphiste, pas mixeur, pas monteur son. Il faut savoir dire non.

Une jeune fille dans le public : Quand vous parlez de multiplier les casquettes, c'est lié au raccourcissement des temps de montage, c'est ça ?

Fanny : On fait semblant de confondre temps de montage et temps de post-production.

La jeune fille : Est-ce que vous pouvez envisager de refuser des tâches de mixage, d'étalonnage, etc. ?

Fanny : Une production aura tendance à employer une seule personne polyvalente plutôt que cinq techniciens. Avec des durées de montage très courtes pour des spots, des films institutionnels, le monteur est de plus en plus fréquemment chargé de toute la post-production de l'objet.

Julie, une personne du public : Bonsoir, je m'appelle Julie, je suis aussi une « *jeune monteuse* ». D'après ce que dit Aurélien, cette dérive du film « *monté à la maison* » commence à faire son apparition dans l'univers du long-métrage, hélas. Ce qui est difficile, ce n'est pas tellement qu'il n'y ait plus la filière classique assistant-monteur, mais qu'il n'y en ait pas une nouvelle, qu'on ne l'ait pas encore inventée. Il n'y a donc pour l'instant pas d'autres méthodes. Pour être monteur, on nous demande d'avoir été assistant un certain nombre de fois, pour être assistant, on nous demande d'avoir été stagiaire... et y a plus de stagiaires !

Fanny : C'est un travail à faire auprès des productions. C'est à nous, à tout le monde, à chacun, de défendre le poste de stagiaire.

Yannick : J'ai l'impression qu'il faut savoir se vendre sans trop s'estimer, mais en étant suffisamment « *estimable* » auprès des producteurs. Pour revenir sur la question de la polyvalence subie ou choisie, si, personnellement, je pouvais consacrer mon temps au montage, ce serait bien.

Laure, dans le public : Ce n'est pas seulement sur les « *films faits à la maison* » qu'on nous demande de mixer. Je ne fais plus de films à la maison. Mais, à la télé, on nous demande de mixer. Sur une émission où il n'y avait pas de mixeur, il y avait beaucoup de vent sur un plateau, on m'a demandé de l'enlever au mixage ! (*Rires.*) Apparemment, il y a de nouveaux

outils de mixage sur la dernière version d'*Avid*. Je ne les ai pas vus, je n'ai pas envie de les voir, mais je pense que ça va donner de bonnes idées aux productions ! (*Ironique.*) Vous dites qu'il n'y a plus de relations avec les monteurs dans le long-métrage, mais c'est aussi à vous de créer et d'alimenter cette relation. L'entraide, dans l'univers des monteurs, est une chance, peut-être encore plus forte que sur d'autres postes dans l'audiovisuel.

C'est un monteur qui m'a permis de sortir de la technique. Une production cherchait une monteuse, et il leur a dit « *je connais une monteuse* », et m'a recommandée auprès d'elle. Il ne leur a pas dit « *je connais une technicienne qui veut devenir monteuse* ». Auparavant, j'avais été dans sa salle, il m'avait laissé monter des sujets, s'était absenté, pour voir comment je me débrouillais. Une fois qu'on est dans le métier, on renvoie l'ascenseur. Je m'adresse à toi Fanny, parce que tu me sembles la plus en demande. Va voir les monteurs, demande si tu peux rester, après ta journée de travail, du coup tu vas commencer à te faire un peu connaître, auprès des monteurs, des productions.

Fanny : Ce que tu dis est juste. Mais dans mon travail, je dois gérer une trentaine de salles de montage. Je n'ai pas de temps. J'ai un contact facile, mais je ressens une barrière. J'ai discuté avec pas mal de monteurs. Je croise beaucoup de monteurs, mais il y a cette barrière : ils me considèrent comme une technicienne.

Laure : J'étais déjà intermittente quand j'ai effectué ces démarches, c'était sans doute moins compliqué. Je sais qu'il y a des boîtes qui le permettent. Je connais un tout jeune monteur qui travaillait chez un prestataire : il est resté trois ans, puis ils l'ont embauché comme intermittent. Cela lui permet de faire le lien : de faire un peu de montage, un peu d'assistantat. Mais toutes les boîtes ne proposent pas ça.

Fanny : Ça dépend du boulot. Je voudrais bien faire mes heures sur de l'assistantat en fiction.

Une étudiante à la *Fémis*, dans le public : Je suis encore étudiante dans cette école. Auparavant, j'ai fait pas mal de stages, d'assistantat, de montage à la maison. J'ai tenté la *Fémis* pour arrêter de travailler à la maison et pour commencer à travailler vraiment dans le métier. Et je crois que dans ce genre de boîtes, il faut vite partir quand tu sens que ta situation ne va pas évoluer. Il y a beaucoup de boîtes où c'est comme ça : stagiaire nodal, c'est stagiaire nodal et pas « *monteur* », ça ne changera pas, faut pas rêver ! Faut partir et trouver une autre boîte, peut-être plus en documentaire qu'en télévision. Les rencontres, c'est de la chance mais pas uniquement : il faut développer la relation avec le monteur. De même, les films « *à la maison* », quand ils ne sont pas bons, il vaut mieux ne pas les faire, et pas monter pour monter. C'est ce qui m'a fait arrêter : je voulais monter des projets qui me fassent vibrer.

Fanny : Je suis d'accord avec toi sur la question des projets personnels : il faut quand même - pardonne moi l'expression - y trouver son compte. Ce peut être un projet, un rapport humain, une amitié. Se « *faire la main* » n'est pas systématiquement une bonne chose, je suis d'accord.

Aurélien : J'interviens pour contredire un peu ce que tu disais sur la fin. On arrive à un stade où la question de la transmission est devenue bancale. Pour devenir monteur, je pense tout simplement qu'il faut monter, se lancer. J'ai eu la chance de faire la *Fémis*, une chance

incroyable pour moi. Mais je connais beaucoup d'amis qui n'ont pas fait d'école, et qui arrivent tout de même à monter, en montant beaucoup de projets. Il faut monter des films, même s'ils ne sont pas très intéressants. La question financière compte, bien sûr, mais c'est une passion et une pratique à réinventer.

L'étudiante à la Fémis : Il faut revenir sur la position du stagiaire dans le long-métrage. Qu'est-ce qu'on fait quand on est stagiaire ? Est-ce qu'on « pique » le boulot de l'assistant, en faisant les digits et les sorties, sachant qu'on sera là au début et à la fin, sans participer au montage ? Ou il faut lui trouver un rôle d'observateur ? Les monteurs qui sont ici ce soir ont-ils un avis là-dessus ? Je me pose souvent la question : qu'est-ce qu'on va faire en sortant de l'école ?

Axelle, dans le public : J'ai l'impression que vous vous positionnez comme si le poste d'assistant avait disparu. Aux *Monteurs associés*, on se bat pour que les stagiaires continuent à exister, pour que les assistants soient présents sur toute la durée des projets. Ils sont généralement présents en partie. Notre combat est qu'ils soient là plus longtemps. Il faut cette expérience, ce qui évite de se faire refuser - comme disait Aurélien - un poste parce qu'il y a des trucages à gérer. Je comprends le manque de confiance en toi si tu n'as jamais eu de relations avec les labos, et je peux considérer comme normal qu'on te refuse un poste. Le producteur qui te refuse sur ce coup ne me semble pas un infâme salaud, il a réfléchi. Dans la salle, je pense que certains sont clairement positionnés à la sortie de l'école en souhaitant être assistant dans le but de faire du montage. Ils pourront témoigner. Pas moi. Je n'ai pas eu cet apprentissage. Mais je pense que d'autres parmi vous n'avez jamais eu la volonté d'être assistant : vous avez souhaité être monteur, passer par le graphisme ou autre.

Henri-Pierre, dans la salle : Je m'appelle Henri, je suis assistant monteur. Je voulais appuyer ce que dit Axelle. Je suis sorti de l'*ESRA* il y a quatre ans. J'ai tout fait pour sortir de ce côté technique. J'ai eu la chance de rencontrer des chefs-monteurs qui m'ont fait confiance assez rapidement en sortant de l'école ; ce qui m'a permis d'être vite assistant. Je monte un peu chez moi, mais je ne me considère pas comme monteur. La formation principale reste pour moi l'observation, d'être dans la salle, d'avoir des relations entre les gens, etc. Un assistant ne se définit pas comme technicien. Le métier d'assistant existe et se définit différemment.

Mike : Je ne sors pas d'une école. Je monte pour monter. D'ailleurs les projets que je monte ne sont pas tous mauvais... Il y a parfois de la qualité sur ces projets. J'essaie de raconter une histoire. Je te rejoins dans l'aspect raconteur d'histoire du monteur, plus que dans celui technique. J'aurais la volonté de gravir les échelons grâce à la filière assistant puis éventuellement monteur. En France, il faut prouver sa valeur avec de l'expérience. Plutôt que de vous donner la chance de montrer de que vous valez.

Clara, dans la salle : Bonsoir, je m'appelle Clara. Je viens juste de terminer mon B.T.S à Boulogne-sur-Mer. Ce que je trouve motivant et très positif, c'est de constater qu'on peut évoluer. Après avoir parlé avec plusieurs monteurs, je me suis donné des priorités. Par exemple, pendant un an, je vais faire des projets bénévoles, faire des stages d'observation. Je vais pouvoir évoluer en voyant des choses très différentes et en commençant au plus bas de l'échelle...

Fanny : Je suis tout à fait d'accord pour être assistante monteuse, bien au contraire. Mais il me semble difficile d'accès. Je n'ai peut-être pas le bon carnet d'adresse, vu que je connais surtout des gens de télévision. Mon poste d'assistante d'exploitation technique a été plus simple à trouver avec ma formation.

Xavier : Il y a quelque chose que je ressens, j'ignore si c'est générationnel, c'est qu'on est tous un peu dans l'urgence. Je travaille depuis un an, et je suis déjà dans l'urgence, je me dis qu'il faut absolument que je sois monteur. Pourtant, j'estime avoir encore beaucoup de choses à apprendre et pas uniquement sur des longs métrages de fiction. Il ne faut pas hésiter à prendre le temps de frapper aux portes pour provoquer les rencontres intéressantes.

Jean-Baptiste : Le métier d'assistant est difficile d'accès, en revanche les monteurs eux-mêmes sont faciles d'accès. Ce qui nous manque, c'est le temps d'avoir des discussions avec les monteurs. Rien ne nous empêche d'aller voir les monteurs, de leur parler. On ne peut apprendre le montage que dans une salle de montage. Il faut qu'on prenne conscience qu'on apporte à nos collègues réalisateurs l'expérience qu'on a vécue sur d'autres projets, avec nos chefs.

Stéphanie, dans le public : La question de la rémunération est importante dans la problématique de conservation du poste d'assistant ou de stagiaire. Est-ce tabou de parler de postes non rémunérés ? Je suis un peu plus âgée que vous - pas de beaucoup je pense - mais je travaille encore sur des projets non rémunérés. Ça a toujours existé. Quand j'écoute Clara dire qu'elle accepte de ne pas être rémunérée pendant une année, je pense qu'elle n'est pas la seule à avoir vécu cette situation. À l'inverse, je n'ose pas proposer à un assistant de travailler avec moi, en étant moi-même non rémunérée. Ce serait ouvrir une brèche.

Julie, dans la salle : Je voudrais rebondir là-dessus. Quand tu as l'opportunité de proposer à quelqu'un de travailler avec toi, il est dommage de ne pas le faire. Beaucoup de gens souhaiteraient t'accompagner... moi, par exemple ! Clara sort de l'école, c'est logique qu'elle veuille passer par-là. Je suis dans une reconversion. C'est beaucoup plus compliqué quand on ne peut plus se permettre de faire des stages, etc. J'ai réussi à devenir intermittente. Tout est une question d'équilibre : il faut à la fois pouvoir gagner des sous et faire des choses qui vous font avancer. J'ai trouvé des postes d'assistante et je suis très en demande de ce côté-là pour accéder à des projets plus intéressants. Mais j'ai plus de proposition de travail pour des petites choses - bonus dvd, films institutionnels - comme monteuse, que des propositions comme assistante sur de gros projets. J'essaie d'arrêter de faire des petits montages pour faire plus d'assistantat.

Xavier : Clara a eu de la chance de pouvoir prendre un an et faire de l'observation. Je n'ai pas eu le choix, j'ai travaillé directement. On est plus souple quand on devient intermittent... Le système est d'ailleurs pensé pour pouvoir travailler sur des projets non rémunérés aussi.

Clara : Si je peux me permettre de m'accorder un an, c'est aussi pour ne pas déprimer, et que cette démarche puisse m'amener à quelque chose. Il faut préciser que je bosse le soir et les week-ends, je dois gagner ma vie à côté (*elle souffle puis s'interrompt*)... Je n'arrive plus à parler.

Xavier : J'ai eu la même chose tout à l'heure (*rires*).

Fanny : Le refus des courts-métrages non rémunérés n'est pas systématique. C'est une question d'équilibre. Je le fais quand les projets m'intéressent, avec des gens que j'aime bien.

Bernard : Je voudrais rebondir sur plusieurs choses. Moi aussi, je pense que l'assistantat n'est pas la seule manière d'apprendre le montage. Moi, c'est une scripte qui m'a donné mes plus belles leçons de montage, sur la manière de se comporter avec un réalisateur. Je suis arrivé dans le métier avec l'arrivée de la vidéo et je pense depuis toujours qu'il ne faut pas forcément opposer technique et artistique. On peut être à la fois bon technicien et bon monteur.

Il ne faut pas également mythifier le passé, et ce que pouvait être la transmission dans la salle de montage film. Autrefois, il y avait aussi des chefs qui n'avaient pas envie d'être observés dans leur relation avec le réalisateur, qui ne voulaient pas transmettre de peur qu'on leur pique leur place. La différence, c'est que le film obligeait une équipe de montage. N'importe quel producteur comprenait la nécessité d'un stagiaire pour ranger les chutes, c'était du travail mais aussi un poste d'observation. Aujourd'hui, c'est de plus en plus difficile de justifier la présence d'un stagiaire. Faut avouer aussi que, pour un stagiaire, ce n'est pas évident de rester dans le dos du monteur sans rien avoir à faire. Je crois important que chacun trouve sa propre histoire. L'assistantat peut aussi bloquer une manière de penser l'organisation du montage, d'inventer de nouvelles écritures.

Ensuite, à propos des nouvelles technologies. Pouvoir maîtriser plusieurs outils est aussi une chance. Je trouve que cette polyvalence n'est pas automatiquement un handicap : pouvoir manipuler ces outils peut être une source de création et permettre, pour raconter des histoires, de trouver de nouvelles formes d'écriture. Le « *cut* » s'est imposé dans les années 60 parce qu'à l'époque faire un effet, ça coûtait cher et, en 16 mm, c'était une perte de définition. Le montage cinéma d'aujourd'hui peut trouver ses références dans l'écriture vidéo ou dans internet. En tant que jeunes monteurs, vous avez quelque chose à inventer, mieux encore, à revendiquer !

Aurélien : Tu as raison de dire que le métier de monteur change à cause, ou grâce - selon le point de vue où on se place - de la technique. On peut faire de plus en plus de choses, dont certaines changent l'écriture montage. On est dans une phase de transition, où on ne sait pas à qui donner les choses. Tel trucage peut-il se faire sur *Avid* ? Cela coûtera moins cher mais cela sera-t-il aussi bien fait que par un graphiste ? Notre génération doit gérer et intégrer ces nouvelles technologies.

Bernard : Cette gestion fait partie de la formation et du travail du chef monteur.

Xavier : Je crois beaucoup à cette nouvelle manière de monter, à une certaine forme d'artisanat qui était impossible avant. Je suis polyvalent, ce qui n'est pas le cas de tous, mais je trouve ça intéressant.

Vera, dans la salle : Je veux juste vous rappeler un cinéma, très ancien, le muet, où on ignorait les raccords, où chaque coupe était un trucage (*ironique*). C'est peut-être bien de

revenir à ces choses très anciennes, je ne sais pas. L'entrée dans un métier, celui-ci en particulier, a toujours été très difficile, souvent refusé en tant que stagiaire parce qu'on n'a pas fait de stage, refusé en tant qu'assistant parce qu'on n'a jamais fait d'assistantat. De même qu'à l'entrée du métier, on vous propose d'être payé moitié prix, voire de ne pas être payé, ça a toujours existé. Y avait une question qui manquait : quand s'autorise t-on à dire « *je peux prendre un matériau, et écrire une histoire à partir de ce matériau* ». On a mis plus de temps pour oser dire « *on monte* ». Bravo pour votre audace.

Fanny : En ce qui me concerne, je parlais surtout de « *monter* » sur des petits projets. Je monte le soir après mon travail d'assistante d'exploitation, mais uniquement sur des projets amateurs.

Aurélien : On vient d'une génération pour laquelle mettre une image à côté d'une autre est évident.

Il y a beaucoup de gens qui « *montent* » chez eux, même sans s'en apercevoir, le domaine est moins sacré qu'auparavant. On peut monter sur un téléphone portable ! Cette question m'a un peu remué, car j'essayais de me souvenir de la première fois où j'ai monté, et j'avoue ne pas m'en souvenir ! Ça vient progressivement, on passe d'un outil à un autre, puis, on apprend à monter...

Vera : Pour moi la transmission a été très importante, et j'oubliais une chose : on apprend à monter en regardant les autres monter, mais aussi au cinéma, en voyant des films, en essayant de comprendre comment s'écrit l'histoire.

Yannick : J'ai fait une école de cinéma, pendant trois ans. On s'exerce, on travaille sur des histoires, les scénarios. Quand je suis sorti de l'école, je me sentais naturellement prêt à monter un film. Aujourd'hui je le serais moins, bizarrement. Après avoir travaillé, je vois qu'il y a de nombreuses choses à gérer en plus du montage. Je pense que la première fois que j'ai monté, j'avais pris la caméra de mon père pour faire un tourné-monté.

Yann, dans la salle : Je m'appelle Yann, je sors tout juste de l'école, un B.T.S. et je suis assistant technique dans une agence de presse, ce qui me permet de pouvoir gagner ma vie et de côtoyer des monteurs au quotidien. Or, je me vois monteur, mais je ne me sens pas encore monteur. J'ai eu une formation de montage, mais j'ai encore beaucoup à apprendre, et je crois qu'il est difficile de se proclamer monteur tout de suite. Le poste d'assistant est important. Et même si le rôle est ingrat, on a un rapport direct avec le monteur, et cette expérience peut nous servir.

Fanny : Quand on fait une école, on est amené à faire du montage, et sortir de l'école en pensant savoir monter. Or, une fois dans la vie active, confronté à des monteurs, et lorsqu'on les voit travailler, on mesure l'écart qui nous sépare d'eux.

Anne, dans le public : Je m'interroge par rapport à la discussion de tout à l'heure, sur la jeune fille qui sortait du B.T.S. de Boulogne, sur son expérience du montage-bénévolat. Je m'interrogeais sur cette gratuité, sur ce point de vue moral, cette responsabilité, ça me paraît impossible de faire ça. Le cinéma est une industrie, mais aussi un acte politique. Vera, tu

parlais des observateurs qui rangeaient les chutes, etc., mais c'étaient des stagiaires payés au SMIC ! C'était du boulot, mais on apprenait. C'est peut-être généreux de faire profiter de son expérience, mais c'est intenable moralement.

Bernard : Comment le ressentez-vous ? Moralement, ce rapport au bénévolat. Mais il y a un autre problème, celui de la réticence des jeunes monteurs à prendre des assistants ? Ils ont pris l'habitude de travailler seul...

Fanny : C'est une tendance qu'on observe, malheureusement. Ce n'est pas une bonne chose pour moi qu'un monteur n'ait pas d'assistant, qu'il perde du temps à tout ce qui ne concerne pas l'histoire, la narration, etc. Ce sont deux travaux distincts. Sur le bénévolat, il y a toujours un dilemme, celui de pouvoir rencontrer quelqu'un, de le suivre dans ses futurs projets, mais le fait de ne pas être payé est dévalorisant. Mais je dirais oui, parce qu'à mon niveau, je ne pourrais pas me permettre de refuser une rencontre.

Odile, dans la salle : Le cinéma est vraiment un acte politique, les chefs monteurs de notre génération avons une vraie responsabilité économique et politique du fait que les assistants aient disparu. C'est aussi de notre faute... Des combats perdus, faute d'avoir pu les mener dès le début. Une jeune fille a dit « *les assistants ont disparu* ». Je voudrais lui répondre de manière optimiste : passer par l'assistantat est tout de même la meilleure voie pour faire du montage. Les producteurs vont quand même finir par s'en rendre compte. Depuis cinq ans, je suis régulièrement appelée en aide par des producteurs qui ont fait appel à des jeunes monteurs. On les a envoyé au casse-pipe. Les producteurs vont commencer à s'en mordre les doigts. Lorsque les gens de ma génération auront disparu - ou qu'il n'en restera que peu - ils voudront reprendre des assistants. Assistant c'est un terme formidable, c'est à la fois aider, et être là. On a laissé tomber les assistants, ils sont là pour les digits, les sorties, les omf... ils sont là pour la technique... Ce ne sont plus des assistants qui assistent. On a une responsabilité politique : celle de dire à des jeunes de venir non pas « *nous assister* », mais « *d'assister* ». J'ai eu la chance de travailler avec des chefs, et où j'ai appris le métier en regardant. On peut avoir ce geste politique là.

Retranscription : *Thomas Fioretti, Fanny Martino, Bernard Sasia*